

Burundunga

Le Souffle du Diable

Françoise Bourguignon

Françoise Bourguignon

Burundunga

Le Souffle du Diable

© Françoise Bourguignon, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9906-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Observer, écouter, méditer...
et FAIRE !

Dans certains de mes livres, je m'appelle Charlotte, c'est un de mes prénoms alors, j'ai de temps à autre créé un personnage qui porte ce nom-là et qui me ressemble un peu. Un peu seulement car je fais ce que je veux avec mes personnages, y compris la Charlotte. Moi, on ne m'a pas toujours laissé faire ce que j'aurais voulu...

Charlotte fait mieux que moi ou, parfois, bien pire mais elle me réconcilie avec moi-même. Elle prend parfois les chemins que je voudrais prendre.

Tiens-toi donc prête, Charlotte. On va parler de toi et de bien d'autres... Peut-être d'un certain Charles...

1

Charlotte

Ce cri me vrille encore les oreilles. On m'a interdit de sortir mais la tentation est trop forte. Alors pendant qu'ils se lamentaient tous à l'intérieur, j'ai filé et je me suis faufilée dans la rue par la porte du jardin qui s'était entrouverte, hors de ses gonds, personne ne m'a vue partir et personne ne s'occupait de moi.

Il y avait des gens qui couraient, des enfants, des chiens.

J'ai reconnu, Francine et Agathe qui se sont retournées

— Viens Charlotte, ne reste pas là, dépêche-toi, ils vont refermer l'abri ! Cours avec nous. Viiiite !

Francine la plus grande est venue me prendre par la main. Elle haletait. On va entendre la sirène, après, les bombes tombent vite, faut s'abriter.

— Ta maison ? Tes parents sont où ??

J'ai esquissé un signe vague et si elle s'était retournée, elle aurait bien vu que notre maison était encore debout, que les fenêtres étaient cassées et que les tentures rouges du premier étage flottaient dans le vent.

L'abri communal était au bout de la Rue des Écoles, pas trop loin.

Tout le monde courait dans le même sens vers sa porte entrouverte. Je n'avais pas envie de suivre Francine ni la foule qui courait vers cette gueule noire mais en même temps, je me disais qu'on allait s'inquiéter à la maison, j'aurais bonne raclée. J'ai lâché la main de Francine qui nous houspillait, Agathe et moi.

La maison du cordonnier était écroulée. Monsieur Jean émergeait tout de travers, dans les gravats. Son torse sortait d'un amas de pierres et de sable, ses yeux étaient ouverts, mais l'un des deux pendait sur son visage ensanglanté ; son bras était tendu vers le ciel et sa bouche ouverte comme s'il voulait crier. Je m'étais figée pour le regarder, je n'entendais plus la sirène, ni Francine qui nous

criait d'avancer.

Agathe était un peu plus loin dans la rue et s'était arrêtée aussi pour voir Monsieur Jean avec son bras levé, son œil pendant sa bouche ouverte sur un cri muet.

C'était notre premier mort à toutes les deux et nous restions figées à le contempler. Personne ne s'occupait de ce pauvre Monsieur.

Je crois qu'Agathe a voulu me rejoindre, je me suis rendu compte que la sirène hurlait, que Francine était arrivée à la porte de l'abri. Elle continuait à nous crier de venir. Il y avait encore quelques pas précipités dans la rue. Un grand éclair me souleva du sol et je me retrouvai la bouche dans le tas de sable, à moitié aveuglée et à moitié sourde. Je me relevai, la rue était déserte, On entendait des briques qui s'écoulaient... soudain, Agathe... en deux morceaux !

Du sang dégoulinait de sa tête coupée, son corps était resté plus loin, sa jupe en lambeaux volait dans le vent et dans la poussière

Cette sirène hurlait toujours ! Je voulus m'approcher d'Agathe, lui porter secours. Le cri de Papa me figea sur place.

— Bouge pas ! Elle est morte ! Je te cherche partout !

Il se dressa devant moi, m'attrapa le poignet, me traina vers la maison en rasant des immeubles effondrés. Il me criait dans les oreilles : -Elle est morte ta copine, morte !

Je ne me souviens pas d'autre chose de cette journée-là. Il me semble qu'elle n'était faite que de peur, de sang et de larmes et de la raclée que Papa me donna devant Maman qui me regardait pleurer en me disant qu'on allait me mettre en pension parce que je n'obéissais jamais.

En pension ?

— Quand ?

Un éclair dans ma tête : En pension ?

J'en mourrais d'envie, moi ! Ils ne s'en rendaient pas compte !

La pension ? Partir, aller ailleurs, avoir des copines, dormir dans des dortoirs ou dans de petites chambrettes, un espace à moi, rien qu'à moi.

Est-ce sur cet espoir que j'ai vécu le reste de cette journée ?

Comme toujours, des gens allaient et venaient autour de moi, je ne les voyais pas. Par trois fois, on a dû descendre dans l'abri que Papa avait machiné dans la cave et J'ai été grondée parce que j'avais renversé mon assiette de porridge sur les blocs de paille qui nous entouraient.

Maman a recommencé à dire que si une bombe tombait sur notre maison, on grillerait tous dans cette paille. Papa était allé la chercher à la campagne, déjà tournée en blocs. Il les avait trimbalés un à un, sur son vélo et les avait soigneusement assemblés dans la cave à vin. Il montrait à maman le robinet et le tuyau d'arrosage qu'il avait placés en lui expliquant une fois de plus que si le feu se déclarait, on arroserait la paille : on serait sauvés.

— On sera sauvés, sauvés tous ? Même Léona ? Ai-j'e demandé.

— Oui, même Léona, bien sûr, Léona.

Léona était notre servante. Je ne sais pas d'où elle venait. Maman disait qu'elle s'était mise en service pour ne pas avoir à aller travailler en Allemagne. Les Allemands prenaient les jeunes qui traînaient sans rien faire. Ils devaient travailler pour eux, là-bas. Ils les emmenaient loin. Beaucoup de ces jeunes ne revenaient plus. Certains s'étaient mariés, d'autres étaient morts.

Quand je ne dormais pas dans le lit de Papa, j'allais dormir avec Léona et on changeait de lit pendant la nuit.

Papa me racontait de belles histoires mais quand il était fatigué, il me faisait aller dans le lit de Léona et Léona venait dans le sien.

Maman se tenait hors de ce trafic. Elle grommelait tout le temps. Pour se calmer, elle passait son temps à lire, à m'apprendre à lire et à me faire lire, moi. J'ai avalé, dans l'ordre La Comtesse de Ségur pour me donner de bonnes manières, puis, les contes de Perrault pour que je m'identifie aux filles, passives, obéissantes, belles qui passaient leur vie à attendre un prince qui viendrait les chercher et leur faire beaucoup d'e bébés. Après l'immanquable « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », l'histoire s'arrêtait brusquement et on ne

savait pas ce qu'ils étaient tous devenus.

Et puis, quand j'ai eu douze ans, un grand renversement ! Plus de bibliothèque rose – c'était débile, avait soudain dit Maman mais j'avais déjà fait connaissance de Simone de Beauvoir, Colette et Lucie Delarue Mrdrus. Elle prenait mon éducation littéraire en main.

Papa vieillissait mais, encore vert, il était relégué dans une chambre aux étages. Il travaillait, entretenait des femmes, disait Maman. Il ne s'occupait plus vraiment de nous sinon pour me menacer, moi, de m'envoyer travailler à l'usine si je ratais une année d'études.

J'ai toujours cru qu'il le ferait et je me suis toujours appliquée à réussir des études sans gloire qui m'assureraient un métier, un mari que je n'aimerais pas mais qui me fournirait le billet de sortie d'une famille pleine de secrets.

C'est à cause de ces secrets que je n'allais pas à l'école.

Nous étions, Aspasia et moi, des enfants adultérins, des enfants du péché. On aurait jaté sur nous si nous étions allées à l'école du patelin, disait Maman ; nous irions à l'école quand Papa et Maman pourraient « régulariser leur situation ». Je ne savais pas du tout ce que ce charabia signifiait. Mais je portais la honte de mes parents qui ne voulaient pas nous montrer aux autres enfants avec lesquels nous ne pouvions pas jouer.

Une très jolie institutrice était donc chargée de m'apprendre la grammaire et à calculer. Papa faisait grand cas de cette jeune femme. Quand il descendait dans le petit bureau vert et exigu qui était ma salle d'études. Il regardait tout ce que nous faisions, Mademoiselle Mariette et moi.

C'était souvent ce que Mademoiselle appelait des « picotages » : Il fallait suivre les lignes des dessins tracés sur des feuilles violettes en papier glacé qu'on épinglait sur un morceau de feutre épais censé protéger le bois du bureau.

Je devais soigneusement piquer le bord du dessin, le détacher et le coller tout aussi soigneusement sur une feuille blanche.

Papa ouvrait de grands yeux. Il ne comprenait pas bien l'utilité de cet exercice. Moi non plus mais c'était facile et cela faisait passer le temps et je pouvais contempler Mademoiselle Mariette dont les gros nichons tremblotaient comme de la crème à la vanille dans son décolleté.

— Et la table de multiplication, Mademoiselle ? « Il » l’a bien apprise ?

Aïe, tout ce que je détestais le plus au monde !

Papa s’emparait cahier vert délavé qui était sur le bureau. C’était le cahier de dictées et de mes petites rédactions. Au dos de ce cahier, figurait la fameuse table de multiplications. J’étais censée l’apprendre et la répéter à l’endroit et à l’envers.

Je me levais et j’allais m’adosser dans le coin ?

L’expérience m’avait appris que ce serait plus difficile de me donner une raclée si je me rencognais à cet endroit où je pourrais m’agripper à la bibliothèque au risque de tout renverser. Cela le faisait hésiter parfois.

— Table par sept disait Papa...

Jusque sept trois cinq, cela allait bien mais à partir de 7x6, je commençais à bredouiller pour m’arrêter misérablement à 7X7. Blocage complet !

Je regardais Mademoiselle Mariette qui arrondissait ses lèvres pur me souffler « quarante-neuf ! »

— Ne soufflez pas, Mademoiselle ! disait Papa ; Si « il » me la récite pas bien, ce soir, avant de se mettre au lit, « il » sait ce qu’il l’attend ;

Il se tournait vers moi : je vais offrir une tasse de café ! à ton institutrice. Elle l’a bien méritée. Toi, étudie, sinon...

Sinon, c’étaient cinq coups de sa ceinture de cuir sur mes fesses et mes cuisses. Il me répétait que lorsqu’il avait mon âge, dans la classe de son père, instituteur de campagne, c’étaient des coups de bâton qui lui avaient fait retenir les tables de multiplications. Pour me le prouver, il les récitait devant moi à toute vitesse ; Quand il reprenait haleine, il enlevait sa ceinture, la roulait autour de son poignet, s’appuyait contre la porte. Moi, je me renfonçais dans mon coin et je commençais, la table de 2, 3, 4, 5, à six, puis, je me mettais à hésiter à hésiter, il rouvrait les yeux qu’il avait tenus fermés jusque-là, il me regardait. Je terminais la table de 6 et commençais la table de 7 et...je bredouillais de plus en plus, la gorge serrée et je me mettais à pleurer.